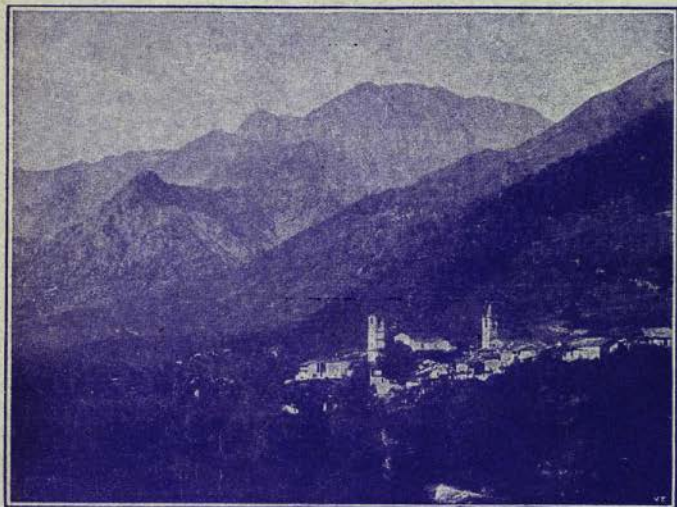


17 Février 1914

LE VILLAR

DANS L'HISTOIRE VAUDOISE



Publié par la SOCIÉTÉ d'HISTOIRE VAUDOISE
pour les Familles Vaudoises

✱ 17 FÉVRIER 1914 ✱



LE VILLAR
DANS
L'HISTOIRE VAUDOISE



*Publié par la Société d'Histoire Vaudoise
pour les Familles Vaudoises.*

LE VILLAR

DANS L'HISTOIRE VAUDOISE



Le Villar, appelé autrefois *Villar de Bobby* ou *Villar de Lucerne*, pour le distinguer du Villar Pérouse, et aujourd'hui *Villar Pellice*, est une des communes vaudoises les plus anciennes et les plus importantes pour les faits historiques qui s'y rapportent.

Il était, il y a trois siècles, bien plus grand que de nos jours. L'historien Léger le dit « le plus gros Bourg de toutes les Vallées » (II, 75), et le qualifie du nom de « beau » (II, 113). Gilles l'appelle, dans son Histoire, « beau gros village » (I, 246). Avant les massacres de 1655, il comptait, en effet, 2500 habitants, comme La Tour et Bobi. C'est ce que nous apprend un document déposé dans la Bibliothèque de Berne, intitulé: *Description des Vallées... en l'an 1655*. Le même manuscrit fait cette description du territoire du Villar: « Il comprend un peu de plaine où est le bourg et le reste des collines chargées de figues et force châtaigniers ». Léger écrit: « Cette Communauté a fort peu de plaines, mais qui sont très fertiles en vin et toutes sortes de fruits; à leur Midi on n'y recueille que des châtaignes et du fourrage pour le bétail, parce que la Montagne qui les ferme estant fort-haute et panchante, y dérobe presque tout le Soleil, mais les collines du Septentrion, quoique fort rudes, sont abondantes en vin jusque bien haut, et où le vin manque on y recueille encore du bled et du fourrage » (I, 4). Ajoutons, pour compléter la description, que le chef-lieu est à 651 mètres d'altitude.

Le Villar, ainsi que Rorà, La Tour et une grande partie d'Angrogne, était sous la domination des Rorengo, une des trois branches dans lesquelles s'était divisée la maison seigneuriale des Comtes de Luserne, vers la fin du 12.^{me} siècle. Les Rorengo possédaient, à l'entrée du village, — d'autres disent sur la place centrale, — un palais dit de *Cà piana* ou *Casa piana*, devenu, plus tard, une forteresse, qui a molesté les habitants de la localité pendant longtemps.

La première fois qu'il est fait mention du Villar, dans les annales de notre histoire, c'est en 1228, à l'occasion de la fondation du Prieuré de Saint-Christophe, qui devait pourvoir aux offices divins dans les communes limitrophes de Villar et de Bobi. Ce Prieuré dura jusqu'au 16.^{me} siècle. Il eut alors comme titulaire, pendant une quarantaine d'années, un certain Don Pompée qui, dans tout ce temps, ne le visita pas une seule fois, si bien que les terrains finirent par être usurpés par les voisins, et la chapelle réduite en écurie, comme on le voit encore aujourd'hui (J. Jalla: *Hist. pop. d. Vaudois*, p. 54, 104).

Le 30 Juillet 1377, un acte était conclu entre les Seigneurs de Luserne et des particuliers de Suse, Coazze et Pignerol, pour l'exploitation des mines du Villar, de Bobi et autres localités. Défense était faite d'admettre comme ouvriers les « traîtres religieux rebelles au comte de Savoie, au prince d'Achaïe et aux dits seigneurs de Luserne » (*Bull. Soc. H. V.*, 1903, p. 73).

Un billet du Podestà de Luserne, écrit vers l'an 1476, nous apprend qu'à cette époque, il y avait des Cathares au Villar, à Bobi, à Angrogne et à Saint-Jean, et que ceux-ci se soulevaient contre leurs seigneurs quand ils se faisaient les instruments de l'Inquisition.

Dès l'introduction du culte public aux Vallées, vers la moitié du 16.^{me} siècle, et précisément en 1555, le Villar se trouva au nombre des premières paroisses organisées. Elle était desservie par deux pasteurs: Gille des Gilles, du Val Pérouse, le dernier Barbe qui put achever son tour d'Italie, pendant lequel il se faisait appeler *Juliano Dughet*, et François Val ou Valle, de la Combe du Villar, ancien Barbe lui aussi, qui fut collègue de Gille des Gilles de 1557 à 1561, puis son successeur (1).

Comme la population du Villar avait tout entière embrassé la Réforme, on continua à se réunir dans l'église

(1) Notons ici que le Villar avait donné à l'Eglise deux autres Barbes: Giovanni Nicoletto et Daniel Monin (Léger, I, 204).

catholique, édifice communal bâti aux frais de la population, et qu'on dépouilla simplement de ce qui rappelait l'idolâtrie romaine. Cette église occupait, probablement, la partie du jardin actuel de la Cure qui longe la voie provinciale.

Mais chaque quartier voulut avoir son lieu de culte, qui devait souvent aussi servir d'école. C'est ainsi que l'on vit, bientôt, surgir des édifices appelés *temples annexés*: un à *Su-biasc*, bâti probablement en 1561, avec clocher et cloche, qui



Entrée du Villar.

donna lieu à un procès en 1683; un au *Bessé*, qui existe encore aujourd'hui, mais en mauvais état, au-dessus de l'école actuelle; un à la *Combe*, plus vaste, où se tint le Synode de 1557, auquel assistaient 24 ministres parmi lesquels Gioffredo Varaglia, et dont il ne reste que quelques pans de murs, les matériaux ayant servi à bâtir l'école voisine du Serre, en 1866; un à *Pertusel*, alors habité même en hiver; un au *Ciarmis*, qui sert aujourd'hui d'école, encore surmonté de son clocher rudimentaire, et à côté d'un jardin que les habitants du lieu disent avoir été un cimetière, et peut-être d'autres encore. (J. Jalla: *Broch.* 17 Fév. 1908, p. 11).

En 1560, sous le règne de Emmanuel Philibert, la persécution éclata dans toutes ses horreurs. Georges Costa, comte

de la Trinité, nommé capitaine général de l'expédition projetée dans le Val Luserne, commença par restaurer le château de Sainte-Marie à La Tour et celui de Casa piana au Villar, et envoya une grosse garnison dans l'un et dans l'autre.

Le matin du 4 Novembre, il détacha deux corps de troupes pour assaillir simultanément le Taillaré et le Villar. Les troupes dirigées vers ce dernier village s'étant grossies de la garnison de l'endroit, firent leurs efforts pour monter à la Combe, où s'étaient retirées les familles du chef-lieu. Mais les gardes vaudoises se ruèrent sur les assaillants, en tuèrent quelques-uns, en blessèrent d'autres et mirent en fuite le reste.

Quelques jours plus tard, les soldats de La Trinité envahirent le Teinau et ravagèrent tout ce qu'ils rencontrèrent sur leur passage. Ils firent aussi plusieurs prisonniers, hommes et femmes, surpris pendant qu'ils s'enfuyaient chargés de leurs hardes, et les contraignirent, en les frappant, d'apporter leur charge à La Tour. Un soldat de Mondovì se jeta avec rage sur l'un des prisonniers et d'un coup de dents lui arracha la moitié d'une oreille, criant qu'il voulait porter dans son pays de la chair des hérétiques (Gilles I, 212).

Vers la fin de l'année, La Trinité s'étant retiré dans la plaine pour y passer l'hiver, établit des garnisons à La Tour, au Villar et au Perrier. Les 400 hommes qu'il laissa dans ces forts furent la terreur des communes avoisinantes. Ceux du Villar se faisaient chaque jour apporter des vivres par les particuliers de l'endroit. Ne se contentant pas du meilleur pain, ils le voulaient pétri avec du beurre. Fatigués de la chair de mouton et des veaux gras du pays, ils prétendaient de la volaille. Ils pillaient aussi les fermes voisines et faisaient même des prisonniers. C'est ainsi qu'ils prirent une jeune fille et la gardèrent trois jours dans la forteresse.

Le 22 Janvier 1561, les Vaudois, à bout de patience, mirent le siège au château. La garnison de La Tour essaya à plusieurs reprises de le délivrer, mais elle fut repoussée jusqu'au Teinau. Les assiégés manquaient de tout, même d'eau, au point qu'ils étaient forcés de pétrir avec du vin le peu de farine qui leur restait. Ils demandèrent donc de capituler, mais à la condition qu'ils auraient tous la vie sauve et que quelques ministres les conduiraient en lieu sûr. Cela leur fut accordé. Le 1^{er} Février, après dix jours de siège, le capitaine Sébastiano Virgilio di Cercenasco évacua le fort; dans la même nuit les Vaudois le rasèrent au sol.

A cette époque fut créée, au Villar, la *Compagnie volante*,

troupe de cent arquebusiers franc-tireurs Vaudois, Dauphinois et Provençaux. On l'appelait ainsi parce qu'elle était toujours la première à accourir d'une commune à l'autre aux endroits les plus menacés. Elle avait sa résidence habituelle à la Combe, et le pasteur Gille des Gilles et un de ses collègues en étaient les chapelains.

Au commencement de Février, le Comte de la Trinité attaqua de nouveau le Villar. Ayant divisé son armée en trois corps, il envoya la cavalerie et une partie de l'infanterie le long des prés qui bordent le Pélis; d'autres soldats devaient suivre la grande route de La Tour au Villar; un troisième corps, enfin, devait passer par Rorà, pour aller descendre entre Villar et Bobi et surprendre par derrière les défenseurs de la bourgade.

Les Vaudois affrontèrent courageusement la seconde colonne qui montait par le grand chemin, tout en reculant à mesure qu'ils voyaient la cavalerie avancer dans les *gravières*. Arrivés à l'entrée du bourg, où ils avaient leurs barricades, ils firent une vive résistance et tuèrent beaucoup d'ennemis. Mais, pendant qu'ils combattaient, une partie de l'infanterie piémontaise, passant par un sentier en amont du pont du Rouspart, se jeta dans les vignes, au-dessus du cimetière actuel. Au même instant arrivèrent aussi ceux qui étaient descendus entre Villar et Bobi. Les Vaudois qui défendaient les barricades se voyant pris entre trois feux, quittèrent subitement leur poste pour se mettre en lieu sûr. Le chef de la Compagnie volante — la dernière à se retirer — cria à ses soldats: « Mes amis, je ne voy plus qu'un passage pour nous sauver: c'est par la grande charrière (route carrossable?) jusqu'au temple, et de là aux vignes; je ne vois que morts, partout ailleurs; suivez-moi ! ». Et il courut, avec les siens, du côté de la costière, vers la Combe, que les ennemis essayèrent de prendre, mais en vain. Après avoir ravagé le village, vide d'habitants, les soldats de La Trinité y mirent le feu, puis l'abandonnèrent, pour se retirer dans leurs quartiers de La Tour.

Le 18 Février, La Trinité assaillit de nouveau le Villar avec les deux tiers de son armée. Le chef-lieu n'étant plus qu'un amas de décombres, ses habitants l'avaient abandonné pour se retirer avec leurs familles et tout ce qu'ils avaient pu enlever à l'incendie, dans les bourgades les plus élevées. Ne rencontrant aucune résistance, les ennemis entrèrent dans le bourg, en brûlèrent encore une partie, et mirent le feu aux maisons isolées et aux hameaux de la Ruà, des Garins, des Casarots et de Ciavoun de Vila, qui se trouvaient sur leur chemin.

Les Vaudois avaient placé des gardes sur les points stratégiques de la costière, mais ils avaient négligé d'en mettre au côtéau des Uchoires, dont l'accès est rendu difficile, soit par sa roideur naturelle, soit par les vignes basses et les murs de soutènement qui s'alternent, au-dessus des Garins. L'ennemi s'en étant aperçu, s'y engagea résolument, et il allait rejoindre cette éminence, lorsqu'une trentaine d'hommes des gardes voisines, aidés bientôt par la Compagnie volante qui était accourue, lui opposèrent une vigoureuse résistance. Mais La Trinité ayant reçu un renfort d'environ 1500 hommes, les Vaudois se virent obligés de quitter les Uchoires et de se retirer un peu plus haut, du côté de la Boudeina. Ici, après avoir prié Dieu à haute voix, ils recommencèrent vaillamment la lutte. Les hommes faisaient tomber une grêle de pierres sur les assaillants; les femmes et les enfants leur fournissaient les projectiles; plus haut, les vieillards, les malades et les blessés criaient au Seigneur, avec pleurs et gémissements, lui demandant son assistance et la victoire. Trois assauts sont livrés par les papistes; trois assauts sont repoussés par les Vaudois. En ce moment arrive un messager criant: « Courage, courage, Dieu a envoyé ceux d'Angrogne à notre secours! ». Ce qu'entendant, le peuple se prend à répéter avec joie: « Béni soit Dieu qui a envoyé ceux d'Angrogne à notre secours! ». Ces cris abattent le courage des papistes, qui sonnent incontinent la retraite. Les Vaudois, enhardis, les poursuivent jusque près du bourg de La Tour. C'est là le dernier assaut donné au Villar par le Comte de la Trinité (Gilles I, 244-250).

Quelques mois plus tard, le 5 Juin 1561, un traité de paix, garantissant la liberté de culte dans les Vallées, est signé à Cavour, de la part du Duc, par M. Philippe de Racconigi, et de la part des Vaudois, par les pasteurs Francesco Valle, du Villar, et Claudio Bergio, de La Tour, et par sept députés.

Il y a cependant dans les Capitulations, une restriction fâcheuse pour ce qui concerne le Villar. La voici: « Il sera permis à (ceux de) Villaro... de pouvoir faire congrégations, prêches et autres ministeres de leur Religion és lieux accoutumés, et ce seulement jusques à ce que Son Altesse face un Fort au dit lieu, et se faisant le dit Fort, il ne leur sera permis de faire prédications, ou assemblées en tout le circuit du dit lieu, mais il leur sera licite, et pourront faire édifier un lieu propre à cela, en quelque endroit près de là qu'il leur semblera commode, du côté de Bobio, et sera toutefois permis aux Ministres, de venir au dit circuit visiter les malades, et exercer autres choses nécessaires à leur Religion,

moyennant qu'on n'y préche et ne face assemblée » (Léger II, 38). C'est probablement à cette époque que les Vaudois du Villar bâtirent un temple à Subiasco.

Le village incendié se releva assez vite de ses ruines. En 1592, il était reconstitué, puisque son syndic, Jacques Moninat et ses deux députés Baptiste Tecia et Perron d'Almas (Dalmas) prêtaient, au nom de la commune, avec les autres représentants du Val Luserne, serment de fidélité à Henri IV, entre les mains du Duc de Lesdiguières, à Briqueras (Léger II, 158).

Deux ans et demi plus tard, les Vallées retournaient à leur souverain légitime, Charles Emmanuel I. Pendant l'été de 1595, le fort de Mirabouc fut arraché aux Français. Le Duc intervint en personne aux dernières opérations. À son retour, les autorités vaudoises de la Vallée, réunies sur la place du Villar, lui présentèrent leurs hommages, l'assurant de leur obéissance et fidélité à toute épreuve. A quoi Charles Emmanuel répondit, en présence d'un grand nombre de seigneurs et courtisans: « Soyez-moy fidèles, et je vous serai bon prince, et mesme bon père, et quand à vostre liberté de conscience, et exercices de vostre religion, je ne vous veux innover chose aucune contre les libertez esquelles vous avez vescu jusques à présent, et si quelqu'un entreprend de vous y troubler, venez à moy et j'y pourvoyray » (Gilles II, 55, 56).

En 1611, un régiment d'infanterie, commandé par le Baron de la Roche, vint séjourner dans la Vallée de Luserne. Les habitants d'Angrogne, de La Tour, du Villar et de Bobi se virent obligés de loger ces soldats dans les hameaux de la plaine et de se retirer dans les bourgades les plus élevées, où ils ne furent pas toujours à l'abri de ces pillards. Un jour, un sergent appelé Fortune, voyant passer par le grand chemin qui de La Tour monte au Villar, deux hommes de cette dernière localité, les attira dans la maison où il était logé, à quelque distance de La Tour, et, après les avoir torturé, il les étrangla, puis cacha leurs cadavres sous un tas de fumier. Ce n'est qu'après le départ du régiment que les parents inquiets retrouvèrent leurs bien-aimés dans leur cachette (Gilles II, 193-197).

L'année 1628 se signala par une invasion de moines, à Saint-Jean, La Tour, Villar et Rorà. Après en avoir installé quelques-uns dans le Couvent de La Tour, le capucin Bonaventura monta au Villar, « où il n'y avait aucun papiste », note Gilles (II, 342), pour persuader les autorités à recevoir une mission de moines franciscains, leur promettant, en récompense, monts et merveilles. Peu après, le 26 Décembre,

le Comte de Luserne, Piosasco, et le Comte Righino Roero arrivèrent au Villar avec deux moines, qu'ils logèrent dans le palais de Casa piana, qui appartenait aux Della Torre, gentilshommes papistes de Saluces, héritiers de Peirone Rorengo, et qui avait été en grande partie ravagé par les guerres.

Mais le séjour au Villar de ces pères capucins ne fut pas de longue durée. S'étant rendus insupportables, soit par leurs calomnies publiques, soit par leurs machinations secrètes, deux mois après, en Février 1629, ils furent expulsés. Comme il avait été sévèrement défendu à tout homme de mettre la main sur ces protégés du Duc, ce furent de robustes femmes vaudoises qui les prirent dans leurs bras, les hissèrent sur leurs épaules et les transportèrent hors du village (Gilles II, 341, 348, 373).

Au mois de Septembre de la même année, se réunit au Villar un Synode particulièrement solennel. Seize pasteurs des Vallées y prirent part, 14 desquels étaient, quelques mois après, en 1630, emportés par la peste. Ces pasteurs — écrit Gilles (II, 382) — « firent en ce Synode des actions extraordinaires en tesmoignage de leur fraternelle union, sans savoir qu'ils ne se trouveroient jamais plus tous ensemble en ce monde, leurs actions néanmoins en cette assemblée sembloient le préjuger ». Le pasteur du Villar était alors Jean Vignaux, fils de Dominique, qui fut emporté par la contagion le 28 Août, à l'âge de 58 ans.

Le prieur de Saint-Jean, Marc Aurèle Rorengo, raconte dans ses *Mémoires* (p. 282-284), que le jour de Noël de 1646 il monta au Villar, où il dit la Messe dans une chambre sans porte ni fenêtre du palais à demi écroulé de Casa Piana. Mais dès le lendemain, il quittait cette localité, où on refusait de lui vendre du bois.

Cela n'empêcha pas, cependant, que les moines fussent rétablis, à cette époque, au Villar, à Bobi, à Angrogne et à Rorà.

Les Villarencs supportaient mal volontiers leur présence. Un certain Michel Bertram Villeneuve, ancien faux-monnayeur, depuis prétendu converti du Catholicisme et fixé au Villar, ne cessait de les exciter contre eux, les persuadant qu'il ne fallait pas laisser prendre racine à ces *pères* et *vipères*, en un lieu où nul ne se souvenait d'avoir jamais vu habiter aucun papiste et moins encore des missionnaires. Il fit tomber dans ses filets, tout d'abord la femme du pasteur François Manget, de Genève, et par elle les deux frères Joseph et Daniel Pellenc, de Subiase, jeunes gens bouillants et fort estimés. Quant au pasteur lui-même, après avoir résisté quel-

que temps à leurs suggestions, il finit par se laisser persuader, à condition cependant que ses collègues dans le Ministère approuveraient ce projet. Il pria donc le Modérateur Léger, pasteur à Saint-Jean, de convoquer au plus tôt le Colloque de la Vallée, ayant à faire des communications de la plus haute importance. Le 28 Mars 1653, le Colloque se réunissait aux Bouïsses, de La Tour. Manget exposa son plan de chasser les moines et de brûler leur maison, mais il fut énergiquement désapprouvé et blâmé. Ce qu'entendant, le traître Bertram, qui épiait à la porte, courut au Villar dire aux conjurés que la destruction du Couvent était décidée, et qu'il fallait se mettre immédiatement à l'œuvre. Aussitôt dit, aussitôt fait. M.^{me} Manget fournit elle-même les allumettes pour mettre le feu au tas de chênévottes et de fascines entassées devant le Couvent. Les frères Pellenc et les autres conjurés attaquent l'édifice pour se saisir des moines. Mais ceux-ci, prévenus par le traître, se sont enfuis avec lui, à travers les *gravières*, jusqu'à Luserne, pendant que les flammes dévorent leur maison.

La nouvelle de cet incendie fournit à la Cour de Turin l'occasion de sévir de nouveau contre les Vaudois. Immédiatement le Duc donna l'ordre de réunir des troupes dans tout le Piémont, pour surprendre et réduire en cendres le bourg du Villar coupable d'un aussi grand méfait. Le 26 Avril, le Comte Tedesco, à la tête de 1200 hommes bien armés, parut à l'improviste dans la Vallée, et arriva sans trouver de résistance aux portes du Villar. Comme c'était jour de marché, et que tous les hommes étaient à Luserne, il ne s'en trouva que 25 pour défendre l'entrée du village. Fort heureusement, il survint en ce moment « une si grande et extraordinaire pluie, que comme il (le Comte) fut pour donner sur ce grand Bourg, il ne se trouva presque fusil, musquet ou carrabine, qui fut en état de faire une décharge contre les assaillis » (Léger II, 77). Comme la pluie furieuse ne cessait pas et que la nuit approchait, et l'alarme de l'attaque était donnée dans toute la Vallée, le Colonel Tedesco crut plus prudent de se retirer à Luserne.

Le Modérateur Léger, prévoyant que l'incendie du Couvent du Villar pouvait avoir de graves conséquences pour tous les Vaudois, convoqua en toute hâte les principaux de la Vallée aux Pellegrins, sur la colline de La Tour. Là, on décida d'envoyer le Comte Christophe comme député à Son Altesse, pour lui affirmer solennellement que la Vallée de Luserne et la communauté du Villar en particulier étaient tout-à-fait innocentes du crime dont on les accusait, et en même

temps pour lui offrir leur aide pour le châtiment des coupables. Le 29 Avril, le Comte revenait de Turin, avec le pardon du Prince, à condition qu'on bannit Manget et sa femme, et qu'on donnât une autre maison aux moines. Le jour suivant, le préfet Ressano montait au Villar et choisissait pour eux la maison d'un certain Jacques Ghiot. Selon toute probabilité, cette maison se trouvait sur l'emplacement occupé par la maison paroissiale actuelle du Curé, c'est-à-dire dans l'une des plus belles positions du pays. Quant aux époux Manget, ils se retirèrent à Pinache, sur terre française.

L'année 1655 fut, pour le Villar, particulièrement terrible. C'est l'époque des *Pâques Piémontaises*. Sur la demande du Marquis de Pianesse, les Vaudois des communes du Val Luserne consentirent à recevoir chez eux, pendant deux ou trois jours, un régiment d'infanterie et un escadron de cavalerie. Le soir du 21 Avril, ces troupes se mirent en marche, sous la direction de Dupetitbourg, de Montafon et Galeazzo Villa. Ce dernier se logea au Villar. Mais au lieu de s'arrêter dans les hameaux inférieurs, ils atteignirent, avant la nuit, les positions les plus élevées. Les Vaudois comprirent alors qu'ils étaient trahis, et plusieurs se retirèrent sur les montagnes. Mais le signal du massacre ne fut donné que le jour de Pâques, 24 Avril, à 4 heures du matin, au moyen d'un feu allumé sur le Castelus de La Tour. Alors commença, dans toute la Vallée, une horrible tuerie d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards. Les atrocités les plus affreuses furent commises par la soldatesque effrénée de Pianesse, composée de Bavares, Irlandais, bannis, voleurs et autres infâmes criminels du Piémont.

Les Vaudois du Villar et de Bobi essayèrent de franchir le Col de la Croix, pour se rendre en Queyras, et le Col Julien, mais ils furent rejoints en grand nombre par les soldats avides de carnage, et fusillés, poignardés, ou mis en pièces. Plusieurs aussi moururent de froid dans les neiges, particulièrement abondantes cette année-là, ou ensevelis sous les avalanches. D'après la tradition, une de celles-ci entraîna avec elle 36 personnes du Villar, sans qu'une seule pût se sauver. Peut-être doit-on à ce fait lugubre le nom de *Pian di mort* que l'on donne à un plateau situé tout près de Mirabouc, sur la route de Bobi au Pra (J. Jalla: *Hist. d. Vaudois*, p. 190).

Tandis que tous les villages et temples du Val Luserne étaient incendiés et démolis, le bourg et le temple du Villar furent respectés, ainsi que quelques maisons de la plaine.



Cascade du « Pian di mort ».

Léger nous en donne la raison. « On les réservait pour le logement et le service des massacreurs d'Irlande » (II, 113). Et encore : « On n'avait point fait passer le Bourg du Villar par les flammes, pour le faire servir de retraite commode aux ennemis » (II, 192).

Léger ajoute qu'au Villar « s'estoient retirés ceux de La Tour et de Bobi qui, pour sauver leurs vies, avoient promis d'aller à la Messe » (II, 192). Ajoutons, pour être fidèles à la vérité, qu'au Villar aussi plusieurs se catholisèrent. Léger écrit à ce propos : « Plusieurs s'offrirent volontairement à se faire Catholiques, ausquels on fit un sauf conduit de deux ans pour pouvoir demeurer en leurs maisons, avec promesse de la grace au bout de ces deux ans, s'ils ne faisoient rien en contraire, et n'encouroient dans une nouvelle désobéissance à S. A. R. » (II, 146).

Le 10 Mai 1655, on évaluait comme suit la population du Villar : 488 présents catholisés ; 150 morts, 20 en France, 4 en prison, 25 enfants dispersés dans les villes du Piémont. De plus, 22 familles de La Tour, faisant 107 personnes, toutes catholisées, s'étaient retirées au Villar.

Parmi les malheureux Vaudois qui apostasièrent, se trouvait le pasteur lui-même, Pierre Gros. Fait prisonnier un peu au dessus de la Sarcenà (Bobi), il fut conduit à Turin, lui et une partie de sa famille, et jeté dans un cachot. Abreuvé d'outrages et de supplices, il eut la faiblesse et la lâcheté d'abjurer, ainsi que son collègue de Bobi, François Aghit (18 Mai 1655). Notons, cependant, que bientôt après, au Synode de Pinache, qui eut lieu le 28 Août de la même année, ces deux pasteurs apostats rétractèrent publiquement leur abjuration et purent aller continuer leur Ministère hors des Vallées.

Léger (1), qui a écrit la dramatique histoire documentée de ces massacres, nous a laissé les noms d'une cinquantaine de Vaudois du Villar martyrisés à cette époque. Les voici, par ordre alphabétique : *Albarea Jean* et *Albarea Pierre*, massacrés et exposés aux bêtes, — *Ardoin Marie*, veuve, décapitée à Ciapelet, — *Bals Susanne*, veuve de Samuel, maltraitée, puis renfermée vivante dans une grotte à Barmadaut, — *Benech Daniel*, mis en pièces à la Sarcenà ; deux de ses enfants périrent dans les neiges, — *Bérard Pierre*, trouvé mort au fond d'un précipice, — *Bert Daniel* et sa femme, *Bert Jean* et *Bert Pierre*, massacrés, — *Bertin*, fils de Daniel, brûlé vif à Barmadaut, — *Bertin Michel*, décapité à la Sarcenà, —

(1) Le Modérateur et historien Jean Léger avait épousé Marie Pellenc, du Villar (Subiase), fille du capitaine Jacques Pellenc et de M.^{me} Béatrix Cotta, de noble et riche famille de Vigone, réfugiée aux Vallées pour cause de religion.

Bertin Pierre, dit *Marquet*, blessé et mutilé à Pertusel, — *Brunerol Jean*, dit *Bals*, tué dans les combats, — *Calieri Antoine*, feu *Samuel*, mis en quatre quartiers, à Chiotillart, — *Colue* ou *Colvet Jean*, massacré, — *Chabriol Pierre*, de Joseph, rempli de poudre à mousquet et mis en pièces, — *Fantini Susanne*, veuve de *David*, assommée à Lioussa, — *Fontaine Magdeleine*, jeune fille de dix ans, périe dans son sang à la suite d'infâmes traitements, — *Fontane Catherine*, veuve de *Daniel*, poignardée au Bessé, — *Fontane David*, mutilé au Bessé, — *Gay Jean*, feu *Antoine*, tué à Barmadaut, — *Garre Daniel*, ancien et notaire du Villar, martyrisé à la Sarcenà, — *Ghiot Susanne*, veuve de *Jacques*, blessée à la Sarcenà et brûlée sous un monceau de paille, où elle s'était cachée, — *Grill Marie*, veuve de *Daniel*, dit *Bourgoin*, massacrée à Macanail, près de la Sarcenà, et dévorée par les chiens et les vautours, — *Jaimet Daniel* et sa mère, tués à Maossa, l'un à coups de fusil, l'autre à coups de coutelas, — *Magnet Fasci*, tué d'un coup de fusil à la Meisounetta, — *Minan Peiron*, abattu d'un coup de fusil, — *Mondon Pierre*, égorgé à Ciapélet, — *Mounin Etienne*, massacré, — *Mounin Marie*, veuve de *Daniel*, affreusement mutilée à la Lioussa, — *Moninat Pierre* et sa femme, massacrés sur l'Alp de la Roussa, — *Negrin Marie*, veuve de *David*, et sa fille, massacrées au Bessé, — *Pelachon (Perrachon?) Marie*, veuve de *Daniel*, affreusement maltraitée, jetée dans le torrent de la Combe des Charbonniers, puis pendue et finie à coups de fusil, — *Philippon Daniel*, décapité dans son lit, au Villar, — *Pilon Magdeleine*, veuve de *Pierre*, mise en pièces dans une caverne de Castelus, — *Planchon Daniel*, tué d'un coup de fusil aux Meynets, — *Planchon Jean*, de 25 ans, traîné vif et nu dans les rues de Luserne, attaché à la queue d'un mulet, lapidé à coups de pierres et de briques et décapité, — *Prin Etienne*, assommé dans sa maison au Villar, — *Prin Jacques*, ancien, et *Prin David*, frères, saisis dans leurs lits à la Boudeina, à l'aube du 24 Avril, le jour du massacre, traînés à Luserne dans les prisons du Marquis d'Angrogne et écorchés vifs (1), — *Rambaud Daniel* et plusieurs de ses en-

(1) À propos de cette famille Prin, Léger raconte qu'elle se composait de six frères qui avaient épousé six soeurs. Ils avaient plusieurs enfants et vivaient tous ensemble sans avoir jamais fait de partage et sans qu'il y eut jamais la moindre discorde, dans cette famille patriarcale, formée de 40 personnes. Chacun avait sa tâche : les uns s'occupaient du travail des vignes et du labourage des champs, les autres des soins des prairies et de celui des troupeaux de vaches, de brebis et de chèvres. L'aîné des frères et sa femme, l'aînée des soeurs, étaient considérés comme le père et la mère de toute la famille. — C'est cet épisode qui a poussé l'auteur anglais Rev. William Bramley-Moore, à écrire son roman *The six sisters of the Valleys*, traduit en français, *Les six soeurs des Vallées*.

fants, mutilés et finis à coups de fusil, à Paesana, — *Rostagnol Judith*, veuve de Daniel, de 80 ans, décapitée dans une caverne de Castelus, — *Rousse (Roux?) Magdeleine*, décapitée à Ciapelet. — Autres Villarencs martyrisés: Un impotent fut trouvé près de l'Alp de la Roussa avec les jambes coupées; une petite fille fut trouvée dans une étable du même alpage, morte de froid; une femme et ses trois enfants furent roulés dans d'affreux précipices; une autre femme et ses enfants furent massacrés à la Sarcenà (II, 135).

Léger nous donne aussi la liste de quelques Vaudois des paroisses voisines, arrêtés ou martyrisés au Villar. Ce sont: *Baridon Jacques* (de Bobi?), pris au Villar, puis conduit à La Tour, où il mourut dans d'affreuses tortures, — *De Maria Daniel*, de La Tour, assommé à Chiotillart, et ses deux enfants écrasés contre les rochers, — *Gilles Paul*, de La Tour, arrêté par un coup de fusil à la Combe, puis horriblement mutilé, — *Pelous Matthieu*, de Pravillelm, brûlé vif dans le temple de la Combe, — *Vitton Philippe*, de La Tour, tué d'un coup de fusil à Pertusel (II, 136).

Et enfin Léger nous fait connaître les noms de quelques-uns des 25 enfants vaudois du Villar enlevés à leurs parents et dispersés dans le Piémont, pour être éduqués dans la religion catholique. Les voici: *Brez Pierre*, de Jacques, et *Janavel Anna*, de Jacques, placés à Cavour, — *Philippon Marie*, de David, dit *Rambaud*, à Ostana, et *Judith*, sa sœur, à Onfin, — *Prin Jean*, de Jacques, à Pancalieri, — *Stevenot Pierre*, de Daniel, à Staffarda, et *Paul*, son frère, à Onfin, — *Vitton Jean*, de François, à Barge. — Quant à un fils de *Ayassot Joseph*, *Bertin Michel*, feu Daniel, *D'Almas Pierre*, *Falconnier Daniel*, deux filles de *Fantin Marie* et de feu David, deux fils de *Geymonat Daniel*, *Marinet Jean*, et un fils de *Vitton François*, et plusieurs autres, on ne connaît pas le lieu de leur détention. Tous ces enfants n'ont jamais été rendus à leurs familles, malgré toutes les instances qui ont été faites (II, 141).

Pendant les massacres de 1655, Dieu suscita au peuple Vaudois deux libérateurs: les capitaines Jahier et Janavel. Léger fait aussi mention, dans la liste des « Officiers des Vallées, dont Dieu s'est servi pour leur délivrance... et dont le nom doit estre en bénédiction à la postérité », du capitaine Jean Albarea, du Villar, mais il ne donne aucun détail sur sa vie.

Barthélemy Jahier, de Pramol, après avoir repoussé victorieusement, pendant trois mois environ, les attaques de l'ennemi, tomba, le 18 Juin, dans un guet-apens près de

Osasc, où il laissa la vie. Ses 100 hommes furent tous taillés en pièces. Un seul, David Arduin, du Teinau, valet de Jean Léger, échappa. Il se cacha dans un marais jusqu'à la nuit, puis, quoique blessé, il eut la force de passer le Cluson à la nage et d'apporter la funeste nouvelle à ses frères, réfugiés au Villar Pérouse.



Le capitaine Josué Janavel appartenait à une famille originaire du Villar. Cette famille, dite alors comme de nos jours, *Gignous* ou *Gignoso*, s'était établie à Liorato, aujourd'hui la Gianavella, entre Luserne et Rorà. Malgré les prodiges de valeur de Janavel et de ses vaillants compagnons, Rorà, assailli à plusieurs reprises, avait été pris, pillé et brûlé. Dans le dernier assaut, livré le 2 Mai, la femme et les trois filles de Janavel furent faites prisonnières. Quant à lui, il se retira, avec ses hommes, au Villar. C'est là que Pianesse lui envoya, le lendemain, une lettre, lui offrant sa grâce et la liberté de sa famille, s'il abjurait. Janavel répondit sans hésitation : « Il n'y peut point avoir de tourment si cruel, ni de mort si barbare, que je ne la préfère à l'abjuration de ma Religion, dont tant s'en faut que toutes les menaces soient

capables de me détourner, que tout au contraire elles m'y fortifient encore davantage. Que si le Marquis fait passer ma Femme et mes Filles par les flammes, elles ne pourrout consumer que leurs pauvres corps; pour leurs âmes je les recommande entre les mains de Dieu, aussi bien que la mienne, en cas qu'il luy plaise de permettre que je tombe entre ses mains, ou entre celles de ses bourreaux » (Léger II, 189).

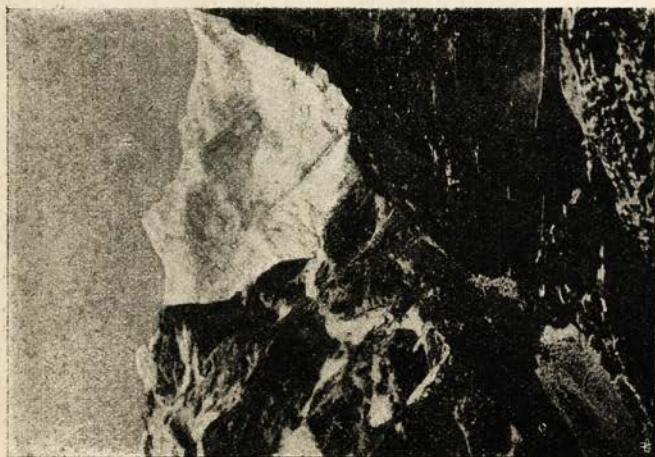
Peu après, Janavel mit son camp à la Pelà des Geymets, châlet de l'Envers du Villar, dans le Vallon de Lioussa. De là il envoya aux catholisés de La Tour, de Bobi et du Villar qui s'étaient retirés dans cette dernière localité l'intimation de se joindre à lui dans les 24 heures, s'ils ne voulaient pas être traités comme des apostats et des traîtres à leur patrie. Ceux-ci se retirèrent vers lui « avec autant de joye — note Léger — de voir quelque jour à leur liberté, que de témoignage de tristesse, pour la lâcheté qu'ils avoient commise » (II, 192).

Les Eglises protestantes, émues au récit des atrocités commises dans les Vallées, avaient généreusement fait des collectes pour relever les ruines des malheureuses populations vandoises. Le bruit courut que Léger et Janavel s'étaient approprié une partie de ces fonds. Ceux qui répandaient ces bruits mensongers et calomnieux étaient un certain français nommé de Longueil, jésuite et ami secret de Pianesse, mais qui, faignant du zèle pour la Religion Réformée, avait été nommé maître de l'Ecole du Villar; Michel Bertram, dit Villeneuve, le principal auteur de l'incendie du Couvent du Villar, et qui habitait de nouveau dans ce village; Jean Vertu, de Luserne; Jean Magnan, provençal établi à La Tour, et David Garnier, de Bobi, les uns et les autres de vilains sires, tarés. Léger et Janavel eurent beaucoup à souffrir de ces infâmes calomnies, répandues parmi les mécontents et les ignorants. Janavel se laissa même aller à quelques actes de représailles, au Villar et ailleurs. Peut-être est-ce à ces actes que se rapportent les paroles suivantes de l'historien Léger: « Janavel passa au Villar, et y fit quelques prisonniers catholisés. Il y avoit esté autre-fois et fait arquebuser quelques-uns qui s'estoient catholisés » (II, 147).

Quant aux vils calomnieux, ils firent tous une fin misérable. Longueil fut trouvé mort sur l'Alp de la Roussa, vers la fin d'Août 1659, soit qu'il se fut suicidé, soit que son complice Villeneuve l'ait tué lui-même. Bertram de Villeneuve « fut saisi d'un continuel tremblement, et petit à petit devint sec et roide comme un bois, sans pouvoir ployer aucune des jointures de son corps »; il mourut dans le désespoir et son corps fut jeté à la voierie. Magnan mourut lui



La Grande Aiguille.



La Combe de Subiase

aussi désespéré, à La Tour, à la suite d'une terrible maladie. Quant à David Garnier, il fut tué par un de ceux qu'il avait fait bannir (Léger II, 356, 357).

En Janvier 1661, Janavel et 50 autres Vaudois étaient condamnés à mort. Ils formèrent alors la troupe des « Bannis » qui, en Mars 1663, avait sa base au Villar. Ils trouvèrent ici une protectrice dans la personne de l'hôtelière Jeanne Simondet, connue dans le pays sous le nom de *Magna Giana*. Elle accueillait chez elle les soldats de Janavel proscrits et les aidait de son mieux. Le 11 et 12 Mai, elle reçut même les Vaudois blessés à l'attaque du Fort de La Tour, apportés sur des chaises par leurs compagnons à son auberge, et les soigna avec dévouement (T. Gay: *Hist. d. Vaudois*, p. 352).

L'année suivante, Janavel quittait les Vallées et se retirait à Genève. Ses frères et leurs familles, ne se sentant plus en sûreté aux Vignes de Luserne, s'établirent au Villar, probablement au Ciarmis.

Après quelque temps de paix, voici la sanglante année 1686, l'année néfaste de la Dêbâcle, qui vit périr les trois quarts de la population vaudoise.

À l'ouverture des hostilités, au mois d'Avril, les Vaudois du Villar ne se sentant pas en état de résister, renoncèrent à défendre leur village, qui fut pillé et livré aux flammes. Plusieurs se retirèrent sur les paroies sauvages de la Combe de Subiase et à la Grande Aiguille de Giauissarand. D'autres se réfugièrent sur le Vandalin où, vers la fin de Mai, ils se rendirent entre les mains de La Roche, gouverneur des Vallées. Peut-être est-ce à ce moment que se rendit le pasteur du Villar, Jean Laurent qui, avec deux autres collègues, Guillaume Malanot et Jacques Jahier, fut interné au fort de Nice, où il mourut en 1688.

Le Marquis de Dogliani monta du Villar à l'Alp de Cougis, avec quatre régiments et demi, ravageant tout ce qu'il trouvait sur son passage et dénichant ceux qui s'étaient réfugiés dans les cavernes de Barmadant et de Gias d' Subiase. Le 4 Juin, le Marquis de Parelle acceptait, au Prà, la reddition d'environ 1500 Vaudois du Val Luserne, qui furent internés dans les prisons infectes du Piémont (1).

(1) Parmi les Vaudois du Villar, prisonniers, rappelons *Cordin Jean*, qui mourut dans les cachots de Fossano, en 1686, et probablement aussi, *Plenc Joseph* et *Rouet Barthélemy*, sa femme et ses filles, morts dans les prisons de Mulazzino. — Autres Vaudois, apparemment du Villar, martyrisés en 1686: *Brunerol Daniel*, tué en lui serrant la tête et le ventre avec une corde; *Davit Joseph*, blessé, puis brûlé par les soldats, à Angrogne; la femme de *Daniel Montin*, massacrée à coups de sabre; *Plenc Daniel*, écorché, puis écrasé sous une grosse pierre; *Violin Susanne*, tuée à la bayonnette.

Les ennemis crurent un instant avoir exterminé tous les habitants des Vallées. Mais il restait, dans le Val Luserne, deux bandes de Vaudois, réfugiés dans des rochers inaccessibles et se nourrissant d'herbes, de racines et de quelques bêtes abattues. La première, à Barmadaut, avec le capitaine Paul Pellenc, du Villar, et la seconde à l'Aiguille, avec le capitaine David Mondon, de Bobi.

Ces échappés se donnèrent rendez-vous au Bessé. Il y avait là, entre autres, le capitaine Pellenc, un Peyrot, un Gay, un Geymonat, un Talmon, tous du Villar. Ils étaient en tout 42 hommes, quelques femmes et quelques enfants.

Ces Vaudois libres, — auxquels se sont joints plusieurs réchappés du Val Saint-Martin, — fondent sur les bourgs de la Vallée et font passer au fil de l'épée les Savoyards qui ont usurpé leurs biens; ils se lancent même dans la plaine et font main basse sur les villages qui se sont enrichis de leurs dépouilles. Le Duc se voit contraint d'entrer en pourparler avec eux. Ils consentent à s'expatrier, mais à la condition que tous les prisonniers vaudois soient délivrés et accompagnés à la frontière. Un accord est conclu à la fin d'Octobre.

Le 5 Novembre, la bande du capitaine Pellenc, composée de 80 personnes, quitte les Vallées et se met en route pour la Suisse. A Briquéras, on veut la désarmer, mais elle résiste. Vingt jours après, les 80 héros arrivent à Genève avec armes et bagages.

Le 16 Août 1689, Henri Arnaud — ancien pasteur du Villar (de 1673 à 1678) — initie la Glorieuse Rentrée. Il part de Prangins avec 800 hommes. Le capitaine *Paul Pellenc* commande une des treize compagnies vaudoises, composée en bonne partie de Villarencs. Voici les noms connus de ces héros: *Bertinat Pierre*, mort en 1690, en défendant la Balsille, — *Boine (Boïsse?) Daniel*. — *Bouisse*, — *Douvier (Douvier, Douaire, Dohero) David*, feu Pierre, — *Germanet Jean*, feu Joseph, — *Guilhaumond Jean*, feu Pierre, mari de Baud Marguerite, — *Martinetto (Martinat?) David*, capitaine, — *Mondon David*, — *Pellenc Jean*, père du capitaine Paul, — *Pellenc Joseph*, capitaine, tué à la Balsille (1690), — *Prin Miquelot David*, tué à Saint-Germain, le 22 Mars 1690, par l'imprudence d'un des siens, — *Roux dit Freissinenc Paul*, tué à l'attaque d'Abriès, le 18 Juin 1690, — *Salomon*, tué au combat des Pausettes (Bobi), le 13 Octobre 1689 (V. Appendice de J. Jalla: *Les héros de la Rentrée*, à l'*Histoire du Retour des Vaudois* de H. Arnaud, Tip. Alpina, p. 178, et T. Gay: *Hist. d. Vaudois*, p. 291).

Le Dimanche 1 Septembre, les Vaudois arrivent à Bobi.

Le lendemain, ils attaquent le Villar. S'étant rendus maîtres du bourg, ils en brûlent diverses maisons et mettent le siège au Couvent, où se sont réfugiées dix compagnies de soldats. Pour être à l'abri de leur fusillade, ils roulent par les rues de grandes cuves, qui leur permettent de s'approcher à couvert du Couvent. Grâce à ce stratagème, plusieurs d'entre eux pénètrent dans les maisons voisines et tirent sur les soldats qui font feu des fenêtres du Couvent et du clocher de l'église. Après un combat de quatre heures, où il y a des morts et des blessés de part et d'autre, les Vandois décident de prendre par la faim les assiégés. Ceux-ci, privés de toute provision de bouche, font une vigoureuse sortie, l'épée à la main, mais les Vandois font une telle décharge sur eux, qu'ils les obligent à rentrer presque aussitôt dans le Couvent, traînant par les pieds le corps du Baron de Chouat, leur commandant, qui a reçu un coup mortel à la tête. Sa perruque et son chapeau restent sur la place.

Le lendemain, 3 Septembre, les assiégés font une sortie désespérée. Ils traversent le Péliés et se sauvent dans les bois de l'Envers. Les Vaudois les poursuivent et en tuent plusieurs. Mais bientôt ils sont poursuivis à leur tour par les troupes survenues de La Tour, aux ordres du Marquis de Parelle. Ils sont même divisés en deux détachements, dont l'un s'en retourne en toute hâte à Bobi, et l'autre, composé de 80 personnes, parmi lesquelles Arnaud lui-même, passe à Angrogne par l'Alp du Gart et le Vandalin. Malheureusement le pasteur Moutoux est fait prisonnier, dans cette journée, et conduit dans les cachots de Turin. Quant au Couvent, il est brûlé et démoli, ainsi que le clocher, quelques jours après, le 20 Septembre.

Le 4 Juin 1690, les Vaudois du Villar et de Bobi reprennent enfin possession de leurs maisons et de leurs terres. Les Savoyards qui les ont occupées pendant trois ans environ, se sont enfuis, emportant avec eux tout ce qu'ils ont pu ; ils ont même préféré verser leur vin, plutôt que de le laisser tomber entre les mains des détestés *barbets* (H. Arnaud, *Ib.*, 155).

Le culte régulier est rétabli au Villar, comme dans la plupart des paroisses, vers la fin de 1691. David Jordan, du Val Cluson, y est nommé pasteur. Mais déjà en 1698, il quittait le Villar, à la suite de l'édit de Victor Amédée, par lequel il était enjoint aux habitants protestants des Vallées, nés sujets de France, d'en sortir dans deux mois, sous peine de mort. Il se rendit en Allemagne, avec six de ses collègues et 2300 Vaudois.

En 1703, lors de la guerre de succession d'Espagne, Jean



Temple et Presbytère.

Cavalier, célèbre chef militaire protestant français, vint en Piémont avec ses Camisards, pour offrir ses services au Duc. Plusieurs de ces vaillants Cévenols se retirèrent dans les Vallées. Il est probable que Cavalier lui-même soit venu au Villar, ou du moins qu'il soit entré en relation avec quelques familles de cette localité, puisque nous trouvons ce qui suit dans les Registres des Baptêmes de la Paroisse: « Le 26 Mars 1705, est né un fils à Jaques Brez et a Caterine sa femme, il a été présenté au S. bateme le 8 Avril par M.^r Billiard Lieutenant Colonel et par la com. Brez, le susdit l'ayant fait au nom de M.^r Cavalier, et a été noé Jean Pierre ».

Le temple du Villar avait été démoli en 1686. C'est au Marquis de Belcastel, gouverneur général du Val Luserne, que revient l'honneur d'avoir pris l'initiative de le rebâtir. Le 10 Février 1706, il représente au syndic de la localité, Barthélemy Giraudin, l'utilité et même la nécessité « de réédifier le temple, et au même endroit où il a esté cy devant ». À la remarque que, pour l'heure, les Villarencs sont dans l'impossibilité d'entreprendre une telle œuvre « pour se trouver la plupart en poureté et misère », De Belcastel offre spontanément trois cents livres ducales, « pourveu que la dite Eglise s'efforce à faire son devoir, et qu'en peu de temps prochain et futur elle y donne si bien la main, que l'œuvre commencée viene a son entier et parfait accomplissement, ce pour son édification ». Cette proposition est acceptée avec empressement par le Consistoire et le Conseil, qui députent le syndic Giraudin, le pasteur Jacques Léger, le capitaine Pierre Albarea et le notaire Brez auprès du Seigneur de Belcastel « pour luy témoigner avec humble respect les sentimens de reconnoissance de la dite Eglise et du dit Conseil et Consistoire, déclarans et protestans vouloir bien volontiers agir et travailler avec l'exactitude et la diligence possible à la réédification du dit temple, au meilleur moyen et forme qu'ils pourront ».

On se met immédiatement à l'œuvre. Les gens de l'endroit prêtent leur concours gratuitement. Mais l'argent de Belcastel est insuffisant pour l'achat des matériaux et le paiement des ouvriers du dehors. Aussi les administrations décident, le 9 Juillet, de constituer un fonds *ad hoc*, pour la formation duquel il est ordonné à tous les Vandois de la localité de « prontamente dar et sborsar nelle mani del Sindaco o dei deputati... in denari contanti boni e correnti, lire una per testa » (*Archives du Consistoire, an 1706*).

Nous ne savons rien de l'inauguration du temple. Les registres de la Paroisse de cette époque sont plutôt incom-

plets. Nous ignorons aussi le coût définitif de la bâtisse. Le 12 Janvier 1707, on avait déjà dépensé 3100 livres, et les travaux n'étaient pas encore complètement achevés.

L'érection du beau et vaste temple déplût énormément aux Catholiques, qui s'étaient établis au Villar après les massacres de 1655 et, surtout, de 1686. Au commencement de 1727, les moines qui y séjournaient firent un complot pour le faire sauter. La tradition raconte qu'ils avaient creusé un souterrain, qui allait de leur ancien Couvent, situé sur la grande place du village, — d'autres disent de leur nouveau Couvent qui est l'église et la cure actuelles, — au temple vaudois, et que tout était prêt pour faire sauter celui-ci un Dimanche, à l'heure où tout le monde était rassemblé pour le culte. Mais voilà qu'une femme, se trouvant mal (1), sort du temple et s'arrête sur le préau. Il lui semble entendre des bruits sous ses pieds, comme si quelqu'un frappait avec un marteau ou un pic; vite elle rentre dans le temple et fait part de ses impressions et de ses craintes à ses voisins; plusieurs hommes sortent et prêtent l'oreille: les mêmes coups se font encore entendre. On met alors un tambour sur le sol, et sur le tambour une pièce de monnaie qui, à chaque coup, ressaute. Il n'y a plus de doute. Les moines minent le terrain. On donne l'alarme; la maison de Dieu se vide en quelques instants. Les plus courageux pénètrent dans les souterrains et trouvent les preuves flagrantes de l'infâme attentat, qui est ainsi déjoué.

En 1738, une grande inondation détruisit Bobi et le Villar. Une collecte faite en Hollande et en Angleterre, de 1739 à 1743, permit de secourir de nombreuses familles, victimes de ce fléau, et de reconstruire le rempart de Bobi, pour empêcher les ravages ultérieurs du Pélis. Des 372 chefs de famille du Villar et Bobi, indemnisés, la moitié seulement furent capables de signer leur quittance. C'est dire combien l'ignorance était grande, alors, aux Vallées.

De 1745 à 1755, nos communes furent parcourues par un certain David Michelin-Salomon, de Joseph, né dans le hameau des Garniers, au Villar. C'était une espèce de barde vaudois, composant des chansons et les chantant pour gagner sa vie. Comme Homère, il paraît avoir été aveugle. Ces chansons, qui traitent des sujets patriotiques et religieux, ont peu de mérite littéraire, mais sont pleines de naï-

(1) D'après une autre tradition, cette Vaudoise aurait reçu un billet anonyme l'invitant à ne pas aller à l'église le dimanche suivant (T. Gay, *Hist. d. Vaud.*, pag. 142).

veté et quelques fois même d'énergie. Elles ont été publiées, en 1908, par Gabrielle Tourn, de Rorà. En voici les titres : *La Bataille de l'Assiette*, *La Dêbâcle de 1686*, *La Glorieuse Rentrée* ou *Le Retour d'en Suisse* (1689), *L'Armée espagnole dans nos Vallées* (1593), *La Révocation de l'Edit de Nantes* ou *le Martyre du proposant Rochel*, *La Complainte de la mère Rochel*, *Les Massacres de la Saint-Barthélemy* (1572).

Dans une complainte de 38 couplets, Michelin-Salomon raconte sa douloureuse aventure. Se trouvant en tournée dans la Vallée de Saint-Martin, il fut arrêté au Pomaret par les soldats du roi, conduit à la Pérouse d'abord, ensuite à Pignerol, où il fut jeté dans un cachot. Des prêtres le pressèrent d'abjurer sa foi, mais il tint ferme. Quelque temps après, il fut remis en liberté.

En 1794, l'armée française pénétra en Piémont. Pendant que les Vaudois du Val Luserne défendaient les frontières, le Comte M. A. Rorengo, de La Tour, ourdissait un infâme complot contre les familles vaudoises de La Tour et de Saint-Jean, qui devaient toutes être égorgées le soir du 10 Mai. Il résolut même de comprendre dans ce massacre les habitants du Villar, et fit, à cet effet, des ouvertures au clergé de l'endroit. Mais il se servit d'un messenger peu habile et peu sûr. Celui-ci ayant rencontré sur son chemin le notaire vaudois Parise, tout habillé de noir, il le prit pour le Curé et lui remit la lettre du Comte. Parise, flairant quelque chose de louche, l'accepta, l'ouvrit, et eut ainsi connaissance du noir attentat. Plusieurs estafettes furent alors envoyées au général Gaudin, qui se trouvait à Malpertus, pour le prier de laisser partir les Vaudois des communes menacées. Il ne se rendit à leur demande que quand les autorités du Villar et de La Tour vinrent elles-mêmes confirmer l'existence et l'imminence du danger. À l'arrivée inattendue des soldats vaudois à La Tour, les conjurés, réunis au Couvent, dans l'Eglise Catholique et dans le palais du Comte, s'enfuirent vers le Ciambouin et le Baussan et se dispersèrent.

Pendant ce temps, un bataillon de milices du Briançonnais franchissait le Col d'Urine, s'emparait du fort de Mirabouc et descendait, le 4 Mai, jusqu'au Villar, qu'il menaça d'incendier s'il ne se rendait pas. A cette nouvelle, apportée à La Tour par Chiaffredo Rebuffo, secrétaire du Villar, le général Gaudin, à la tête de 2200 hommes, marcha à la rencontre des Français. À la Porte de la Garde, sur le Rouspart, il assaillit vivement les envahisseurs qui, après un combat d'une heure furent repoussés et poursuivis jusqu'à Subiase et durent rentrer au fort de Mirabouc. Le len-



La Giana.

demain Gaudin porta son camp à Bobi, et plaça des corps de garde à Pertusel, à Pra-la-Coumba, à Fourestet, à Moumaur et à la Bussounà. Le général Zimmermann, successeur de Gaudin, établit son quartier général au Villar, d'où il inspecta, le 10 Juin, les milices vaudoises de la Bussounà. Deux jours après, le Duc d'Aoste, deuxième fils du roi, visita lui aussi les mêmes troupes, composées de huit compagnies, trois desquelles étaient formées de Villarencs et avaient à leur tête les capitaines Pellenc, Joseph Musset et Pierre Musset. Le 12 Août, 130 volontaires, commandés par le capitaine Pierre Musset, se rendirent, par la Ciabrarèssa, Costalunga et la Giana, au Chiot Salei, où ils attaquèrent un détachement français et le mirent en déroute.

Quatre ans plus tard, au mois d'Avril 1798, les habitants du Villar et de Bobi, forcés par les révolutionnaires, plantèrent l'arbre de la liberté. Cela, naturellement, les mit en mauvaise odeur auprès des autorités gouvernementales. La Table Vaudoise dut intercéder pour eux auprès du roi et du commandant militaire.

Le soir du 2 Avril 1808, deux violentes secousses de tremblement de terre bouleversèrent les Vallées. Plusieurs maisons s'écroulèrent; heureusement, il n'y eut qu'une seule victime. Le Villar et Bobi ne furent presque pas endommagés.

À la chute de Napoléon, les Vaudois, qui avaient joui de quinze années de liberté (1798-1814), passèrent de nouveau sous la domination de leurs souverains naturels, les rois de Sardaigne. Malheureusement ceux-ci s'empressèrent de faire revivre les anciens édits d'oppression. C'est ainsi que le 29 Mars 1828, le pasteur du Villar, François Gay, fut cité devant le préfet du Tribunal de Pignerol, Barolo, pour avoir baptisé un enfant illégitime d'une Vaudoise. C'est ainsi, encore, que le 2 Mai 1839, Jacques Dalmas et Marguerite Meille, sa femme, ayant repris leur enfant enlevé par le curé du Villar, furent emprisonnés.

À la suite de la visite de Félix Neff, l'apôtre des Hautes-Alpes (1825), il y eut, dans le premier quart du 19.^{me} siècle, un réveil religieux aux Vallées, tombées dans le formalisme, l'indifférence et l'incrédulité. Le mouvement, commencé à Saint-Jean et à La Tour, s'étendit aux Eglises voisines. Antoine Blanc, un de ses chefs, parcourut la Combe de Lioussa et plusieurs quartiers du Villar. Il s'y forma un noyau de dissidents assez important. Un jeune homme était à leur tête, un certain Daniel Salomon, garçon boulanger, qui fut même nommé membre de la Commission Exécutive de vigilance. Les *Mômiers* — c'est ainsi que l'on appelait les dis-

sidents — de La Tour, du Villar et de Bobi se réunissaient assez souvent aux Chabriols, dans la maison Jalla. Il y eut là, en 1832, des scènes de violence. Plusieurs furent maltraités, battus et même blessés. Quelques-uns des coupables, pour ne pas tomber entre les mains de la justice, s'enfuirent dans la montagne et se réfugièrent à l'étranger. (W. Meille: *Le Réveil* de 1825, p. 69, 83, 86). Parmi eux, il y avait un jeune homme, du Teinau, Jacques Pellegrin, qui se rendit, dans la suite, en Russie, où il fit fortune. À sa mort, en 1874, il laissa son avoir (80.000 francs), aux Hôpitaux vaudois. Pour perpétuer le souvenir de cet acte de générosité, les autorités ecclésiastiques ont fait placer, dans la salle de la Direction de l'Hôpital de La Tour, un marbre sur lequel on lit:

A GIACOMO PELLEGRINO
BENEFATTORE
DELL'OSPEDALE VALDESE
IL SINODO RICONSCENTE
1874

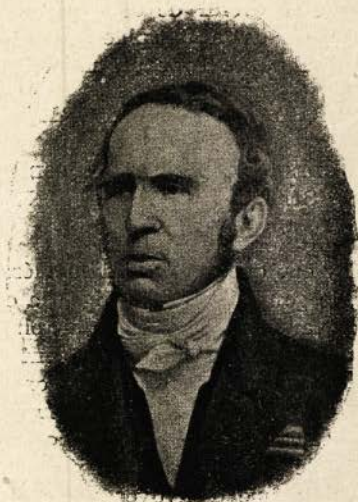
En 1835, il y eut quelques cas de choléra au Villar. En cette occasion, le gouvernement obligea la commune à fermer le cimetière vaudois qui ne répondait plus aux exigences de l'hygiène, placé comme il était au centre du village et le long de la route provinciale, et d'en construire un autre plus grand et plus éloigné des habitations. Comme les Administrations locales faisaient la sourde oreille, et même refusaient d'obéir, le gouvernement se vit obligé de recourir aux menaces, et même d'envoyer une compagnie de soldats (A. Bert: *Gite e Ricordi*, p. 305). L'Administration communale se décida alors à bâtir le cimetière actuel.

En 1843, le général Beckwith, qui s'était déjà intéressé à l'instruction de la jeunesse du Villar, en fondant l'école du Peui (1828), et en provoquant la fondation de l'Ecole Subsidaire (1840), faisait bâtir la Grande Ecole sur la place principale du village. C'est ce que rappelle l'inscription suivante placée dans la salle de l'école même (1):

CE MARBRE DIRA À
LA POSTÉRITÉ
ET LA BONTÉ DE M. LE
COLONEL BECKWITH
ET NOTRE RECONNAISSANCE.
MDIHXLIH.

(1) Cette salle ayant été, dans la suite, divisée en deux, l'inscription se trouve actuellement dans la partie affectée à l'Ecole Subsidaire.

■ L'année 1856 marqua le commencement de l'émigration vaudoise dans l'Amérique du Sud. Les premiers émigrants furent des Villarencs. Trois familles, celles de J. P. Baridon, Joseph Planchon et Pierre Gonnet, comptant en tout onze personnes, partirent le 6 Novembre. Deux autres groupes les suivirent en Juin et Décembre de l'année suivante, faisant en tout environ deux cents personnes, desquelles soixante-cinq du Villar. Ils débarquèrent dans l'Uruguay, et



Le Général Beckwith.

s'établirent d'abord à la Florida, puis, en 1858, dans le département de Colonia, sur la rive gauche du Rosario. Ils eurent pour pasteur, de 1870 à 1875, un des leurs, M. Jean Pierre Michelin-Salomon, de Buffa, qui les quitta, avec quelques familles, pour aller fonder la colonie de Monett, dans les Etats-Unis. Son fils Alfred est actuellement professeur à l'Université de San Francisco (Californie).

La Paroisse du Villar est celle qui a donné le plus grand contingent à l'émigration dans les deux Amériques. Colonia Valdense compte, actuellement, près de 50 familles du Villar, Cosmopolita, Artilleros, Tarariras et Riachuelo, 53, San Gustavo et Colonia Iris plus de 20, Monett (Missouri) et Gainesville (Texas) une quinzaine (N. Tourn: *I Valdesi nell'America*, passim). Ce sont donc 140 familles environ qui ont quitté le Villar dans ce dernier demi-siècle. Rien d'éton-

nant si la population vaudoise de cette Paroisse a très sensiblement diminué, si quantité de hameaux, surtout les plus élevés, comptent moins d'habitants qu'autrefois, et si de nombreuses maisons sont tout-à-fait déshabitées.

D'après le recensement de Février 1911, le Villar a une population de 1820 habitants, desquels 1581 Vaudois et 239 Catholiques — vivant tous, désormais, en parfaite harmonie —. Que nous sommes éloignés des 2500 Vaudois qui peuplaient exclusivement le Villar en 1655! Mais peu importe le nombre. L'essentiel c'est que ceux qui restent soient fidèles et que, à l'imitation de leurs glorieux ancêtres, ils servent le Seigneur avec zèle et soient prêts à Lui tout donner, leur vie même, si elle leur était demandée.

AUGUSTE JAHIER.

PASTEURS DU VILLAR

1555-1561	GILLE DES GILLES, du Val Pérouse, ancien Barbe.
1557-1563 †	FRANÇOIS VAL ou VALLE, de La Combe du Villar, ancien Barbe; collègue de Gille des Gilles de 1557-1561, puis son successeur.
1563-1564	JEAN PERERIO, ou PEREZ, espagnol.
1564-1580 (?)	MELCHIOR DE DIO ou MARCHIOTO DIDIO, ancien prêtre de La Tour, pasteur à la Combe.
1565-1605 † Septembre 19 . . .	DOMINIQUE VIGNAUX, ex-moine carmélitain de Panassac (Gascogne).
1603-1630 † Août 28	JEAN VIGNAUX, fils de Dominique, aide de son père de 1603-1605, puis son successeur. — Mort de la peste.

1620-1627	JOSEPH GROSSO, fils de Agostino, aide de Jean Vignaux.
1630-1638	VALÈRE GROSSO, autre fils de Agostino.
1638-1653, fin Avril	FRANÇOIS MANGET, de Genève.
1653-1655 comm. Avril	PIERRE GROSSO, fils de Joseph. — Témoin des « Pâques Piémontaises ».
1656-1657	JEAN IMBERT, modérateur.
1558-1560	?
1661	BARTHÉLEMY GILLES.
1662-1668	DANIEL BECH, d'Abriès.
1668	BARTHÉLEMY GILLES.
1669-1672	?
1673-1678	HENRI ARNAUD, de Die, chef de la Glorieuse Rentrée de 1689.
1678-1686	JEAN LAURENT, des Clos. — Témoin de la Débâcle. Mort en prison à Nice en 1688.
Janv. 1692-1698 Août	DAVID JORDAN, du Val Cluson. — Exilé en Allemagne en 1698.
1698 (Août-Décembre)	Vacance supplée par DAVID LÉGER, pasteur à Bobi.
1698-1699	PAUL RENAUDIN, de Bobi.
Janv. 1699-1701 Aout 28	PHILIPPE DIND, de St-Cierge, canton de Berne.
(10 Février?).	
Mars 1702-1704 Juin	JEAN JACQUES LAMBERCIER, genevois.
Octobre 1704-1708 Octobre	JEAN JACQUES LÉGER, fils de David.
Octobre 1708-1725	JACOB BASTIE, de Sidrac, de St-Jean.
15 Décembre 1725-1739 Nov. 1	PAUL APPIA, senior, de La Tour.
1729-1732	DAVID LÉGER, junior, suffragant.
1 Novembre 1739-1763 Mars	DANIEL ISAAC APPIA.
1739-1750	DAVID LÉGER, junior, suffragant, (seconde fois).
Mai 1763-1788 Septembre	ISAAC SAMUEL, HENRI LASSEUR, fils de Joseph, de La Tour.
Oct. 1788-1796	JEAN ELISÉE PUY, de Jean, du Villar (?).
Avril 1797-1801 Septembre	PAUL, GOANTA, de La Tour. — Provisoire.
Septembre 1801-1807 Mars	PIERRE GRIL, de Prali. — [Domination française].
23 Décembre 1808-1848 Oct. 31.	FRANÇOIS GAY, de St-Jean. — Témoin de l'Emancipation des Vaudois.
21 Janvier 1849-1854 Août	MATTHIEU GAY, de St-Jean.
1 Octobre 1854-1867 Janvier 25 †	JEAN FRANÇOIS GAY, fils de François, du Villar.
12 Mai 1867-1886 Juin 5	MATTHIEU GAY (seconde fois).
6 Juin 1886-1910 Octobre 15	HENRI TRON, de Massel.
16 Octobre 1910.	AUGUSTE JAHIER, de La Tour.

A decorative purple frame with ornate, symmetrical scrollwork at the corners and midpoints of the top and bottom edges, enclosing the text.

IMPRIMERIE ALPINE
TORRE PELLICE